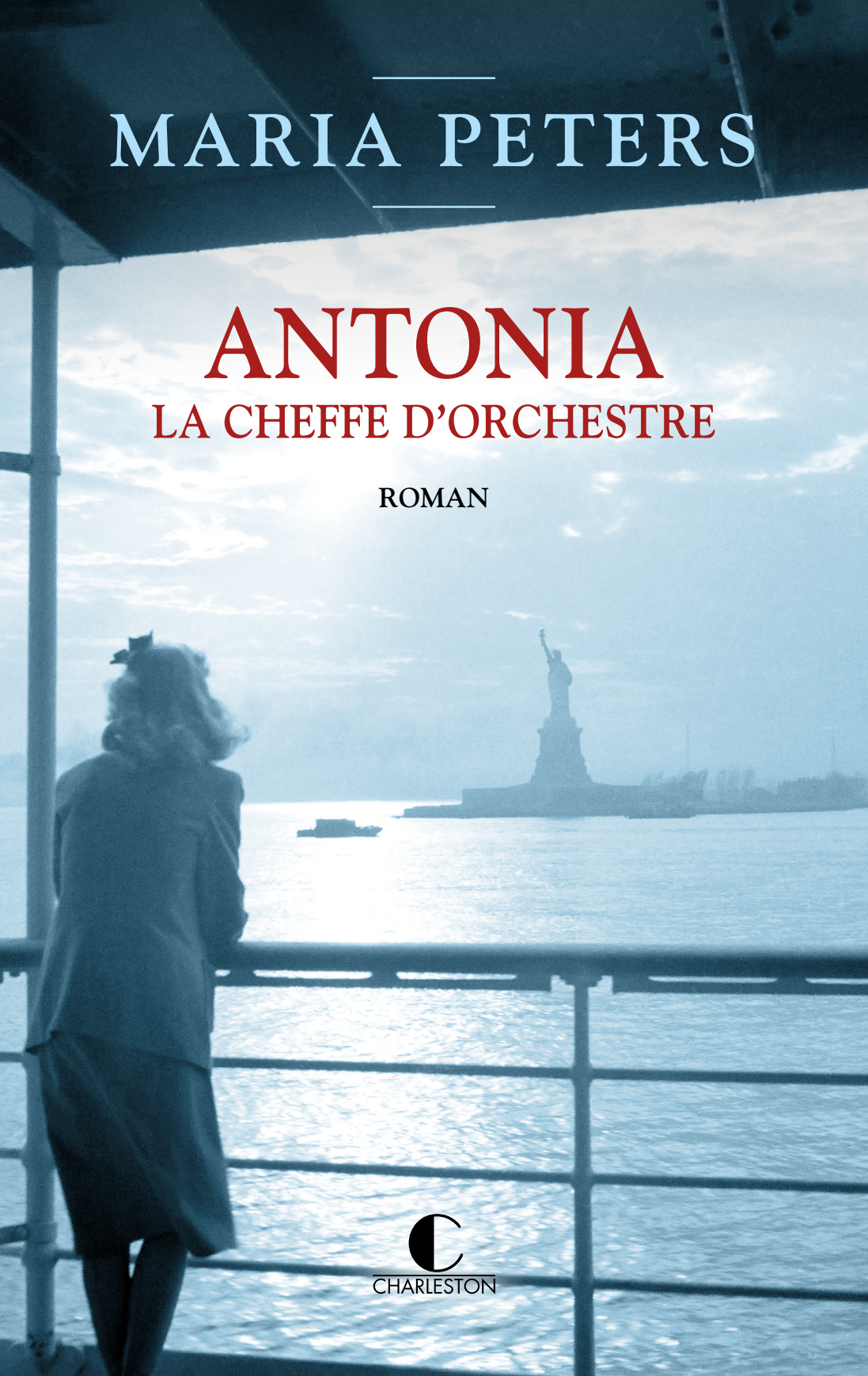




MARIA PETERS

ANTONIA
LA CHEFFE D'ORCHESTRE

ROMAN


CHARLESTON

MARIA PETERS

ANTONIA LA CHEFFE D'ORCHESTRE

New York, 1926.

La jeune Willy est dactylo la journée, placeuse au théâtre le soir, dans l'univers enchanté de la musique, sa véritable passion. Si le personnel n'a pas accès à la salle durant les concerts, elle peut se réfugier dans les toilettes des hommes, juste sous la scène. Là, elle ferme les yeux et s' imagine diriger la centaine de musiciens.

Mais le jour où le théâtre accueille le célèbre chef d'orchestre Mengelberg, Willy décide d'assister au concert, quitte à perdre son emploi. Pour devenir cheffe d'orchestre, elle se doit d'écouter les plus grands ! Et qu'importe si c'est un métier d'homme, s'il est impensable, et même inconvenant qu'une femme tienne la baguette sur scène. Pour accomplir sa destinée, elle est prête à surmonter tous les obstacles qui se dresseront sur son chemin.

La vie exceptionnelle d'Antonia Brico, la première cheffe d'orchestre au monde, une femme déterminée à poursuivre sa passion dans un siècle qui n'y était pas préparé.

« EN CES TEMPS DE #METOO ET DE DÉBATS
SUR LE PLAFOND DE VERRE, MARIA PETERS
FAIT REVIVRE UNE FEMME FASCINANTE. »

de Volkskrant

Traduit du néerlandais par Françoise Antoine

ISBN : 978-2-36812-606-6



9 782368 126066

19,90 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

Design : le-petitatelier.com

Images : © Bettmann/CORBIS/Bettmann

Archive/Getty Images



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« Cette histoire bouleversante et inspirante m'a passionnée ! La lecture est addictive et le roman est bien documenté. Une très belle découverte ! » Aurélie, de @seize__avril

« L'autrice maîtrise parfaitement son sujet et l'alternance des points de vue apporte tout son rythme à ce récit poignant. » Adélina, de @livrovore

« J'avais très envie de savoir ce que le futur réservait à Willy et j'avais du mal à m'arrêter dans ma lecture. Une belle surprise. » Alexandra, de @mes_evasions_litteraires

« Un roman extrêmement intéressant et richement documenté. J'ai passé un très bon moment de lecture. » Chloé, de @lire_encore

« Je suis très heureuse d'avoir découvert l'histoire d'Antonia Brico, une jeune femme brillante et très inspirante. » Manon, de @lalecturedeманон

« Un roman riche en aventures. L'autrice arrive à nous happer dans le combat d'Antonia Brico. Une belle lecture. » Leah, de @leahbookaddict

« J'ai beaucoup aimé la mise en avant de la place du féminin dans des milieux essentiellement masculins. Une belle histoire, un bon roman historique. » Sarah, de @mrsbookyarmond

« Une entrée en matière douce, qui va crescendo jusqu'à l'apothéose finale ! » Carol-Ann, de @bbtiz

« Un récit authentique et un portrait de femme qui inspire admiration et respect face à sa détermination ! » Carole, de @lafilleaux1001lectures

« J'ai adoré découvrir cette femme inspirante. Ce roman est un coup de cœur ! » Katia, de @pauselectures

« Un roman qui relate à la perfection l'histoire et le combat d'Antonia Brico. » Laura, de @_lesmotsdesautres_

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston, rendez-vous sur la page www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston

Titre original : *De dirigent*

Copyright © Maria Peters et Meulenhoff Boekerij bv, Amsterdam, 2019

Publié avec l'accord de l'éditeur original Meulenhoff Boekerij bv et de son agent 2 Seas Literary Agency.

Traduit du néerlandais par Françoise Antoine

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2021

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-606-6

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook

(Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)

et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Maria Peters

ANTONIA,
LA CHEFFE D'ORCHESTRE

Roman

Traduit du néerlandais par Françoise Antoine



À ma petite-fille, Yuna.

*« A dream is unrehearsed »
(Un rêve ne se répète pas)
Yehudi Menuhin*

« Vu de la lune, nous avons tous la même taille. »

Multatuli

*« Les femmes ne représentant qu'un faible pourcentage
des chefs d'orchestre, c'est comme si nous étions
toutes sous un microscope. »*

Marin Alsop

WILLY

New York, 1926

— FAITES ATTENTION, ce sont les mauvais sièges ! M. Barnes m'attrape par le coude en roulant des yeux furibonds. Effrayée, je suis son regard. Je n'avais pas remarqué le remue-ménage qui s'était créé dans la rangée. Je vois le vieux couple auquel je viens de montrer ses places tenter cahin-caha de rejoindre le couloir. Je baisse la tête, gênée.

— Je suis vraiment désolée, dis-je, du ton le plus soumis possible, vu que c'est mon patron et que je connais ma place.

Ignorant mes excuses, M. Barnes se charge en personne de secourir le vieux couple. Un peu désorientée, je me ressaisis et me dirige vers les spectateurs suivants.

— Bonne soirée ! je lance pour la énième fois.

Conduire les gens à leur place : voilà en quoi consiste mon travail du soir. En journée, je suis dactylographe dans un grand bureau. C'est peut-être inhabituel de cumuler deux gagne-pain, mais pour moi, c'est normal.

C'est ma mère qui veut ça. Tout comme elle exige sans scrupule que mon père enchaîne deux services d'affilée. Elle prétend avoir besoin de cet argent.

Au fond, je suis soulagée d'être si peu à la maison. Ma mère n'est pas exactement un modèle de joie de vivre. Quand elle sourit, sa bouche forme au mieux une ligne droite ; le reste du temps, ses commissures pendent vers le bas. À mon tout premier jour d'école, j'ai eu le malheur de la dessiner. Fière de mon œuvre, je la lui ai montrée. Une erreur : pendant deux jours, j'ai été incapable de m'asseoir. J'admets que le portrait n'était pas une réussite ; là-dessus, elle n'avait peut-être pas tort. Il n'empêche que, depuis lors, chaque fois que je croise mon reflet dans le miroir, je fais un grand sourire, même s'il n'y a pas de quoi. Car je ne suis peut-être toujours pas naturalisée, mais j'ai la chance de vivre le Rêve américain. Alors... *cheese* !

Ce soir, le concert commence par la symphonie n° 3 de Beethoven. Ici, en Amérique, on appelle cette composition l'*Eroica Symphony*. Aux Pays-Bas, on l'appelle l'*Héroïque*. Ludwig van Beethoven l'a écrite en hommage à Napoléon Bonaparte, qui s'était autoproclamé empereur de France. Pour bien montrer qui commandait, Napoléon avait refusé d'être sacré par le pape et s'était mis tout seul la couronne sur la tête. Typique des hommes.

Beethoven, qui vivait à la même époque, célébrait donc les gestes héroïques du dictateur. Pour ma part, je trouve Beethoven bien plus héroïque que Bonaparte. Car Beethoven savait que sa surdité allait en s'aggravant, mais il gardait intact son esprit combatif. « Je veux saisir le destin à la gorge, je ne vais sûrement pas m'incliner devant lui ! » clamait-il (ou quelque chose dans le genre). Ensuite, par sa musique, il a mis un terme à l'ère du classicisme pour inaugurer une toute nouvelle voie : celle du romantisme. Voilà qui est plus constructif !

Il est mort il y a quatre-vingt-dix-neuf ans, et regardez comme les gens continuent d'affluer pour écouter

son chef-d'œuvre. J'esquisse une révérence. Les deux messieurs que je viens de placer pensent que c'est par respect envers eux, mais, dans mon for intérieur, c'est Beethoven que je remercie pour ce qui est sur le point d'arriver. Tout à coup, je suis distraite par les bruissements de l'orchestre qui s'installe. La cacophonie des instruments qu'on accorde m'électrise. Je regarde les poils qui se dressent sur mon bras. J'ai déjà la chair de poule.

Je suis assise dans le foyer, un peu à l'écart, mon plat à emporter sur les genoux. Les portes de la salle sont fermées. On ne peut plus entrer. Je mélange mes nouilles froides à l'aide de mes baguettes.

C'est toujours la course entre mon travail de jour et mon travail du soir. Au bureau, il n'y a qu'une seule pointeuse et, avec un peu de malchance, la file pour sortir est déjà longue. Les dactylos ne sont pas pressées ; ce sont autant de minutes qui s'ajoutent à leur temps de travail. Bref, si je suis à l'arrière, je suis fichue.

Comme je n'ai pas le temps de repasser chez moi pour manger, ma mère me donne tous les jours des restes. Mais je me garde bien d'y toucher, car ce ne sont jamais les restes de la veille ; ceux-là, elle se les réserve. Ils ne datent pas non plus de l'avant-veille ; ceux-là sont pour mon père. Non, moi, j'hérite de restes qui ont au minimum trois jours. Il m'a fallu un certain temps avant de comprendre son système. D'ailleurs, au début, ça m'a valu quelques sacrés maux de ventre. C'est pour ça qu'aujourd'hui, je jette tout de suite son fricot avarié. Le problème, c'est que je ne peux pas lui dire. Ce serait la crise cardiaque assurée. Jeter de la nourriture est un péché mortel.

Le chemin le plus court entre le bureau et la salle de concert passe par Chinatown. Pour quelques sous, j'ai pu m'arranger avec un petit restaurant qui a un comptoir donnant sur la rue. M. Huang me tient mon repas prêt. Il sait que je dois me dépêcher. En général, je l'avale en quatrième vitesse sur le trottoir, mais, si je suis trop en retard, il me l'emballage pour que je l'emporte au théâtre.

Au début, il se moquait de ma maladresse, mais la rapidité avec laquelle j'ai appris à manier les baguettes m'a fait gagner son respect.

Les nouilles froides ont formé un bloc, et j'ai de moins en moins envie d'en reprendre une nouvelle bouchée. Je me demande si le concert dure depuis assez longtemps pour aller dans les toilettes des hommes. Il n'y a personne en vue. Le champ est libre. En chemin, je jette mon repas dans une poubelle. Je garde une baguette, cachée dans le pli de la jupe de mon uniforme gris.

Je n'y peux rien : les toilettes pour hommes de ce théâtre m'attirent comme un aimant. Elles sont à l'étage inférieur, juste sous la scène. J'aurais de loin préféré que ce soient les toilettes des dames, mais malheureusement on n'entend rien de là-bas. *The place to be*, c'est ici.

J'entre à pas de loup dans le grand espace carré récemment rénové dans un style moderne et élégant qu'on appelle Art déco. D'un coup d'œil, je vérifie que les urinoirs sont vides. Après avoir contrôlé qu'il n'y avait personne non plus dans les nombreux cabinets, je me plante en plein milieu, les yeux fermés, et j'écoute. J'écoute la musique que, grâce à une fuite acoustique du bâtiment, j'ai l'impression d'entendre aussi nettement que si j'étais face à l'orchestre.

La musique de Beethoven emplit chaque fibre de mon corps. C'est le premier des quatre mouvements qui composent cette symphonie. *Allegro con brio*, ce qui signifie qu'il doit être joué avec ardeur et vivacité. C'est logique, un vrai héros est toujours dynamique. Je lève la baguette et imagine toutes sortes de choses, mais surtout que je suis la cheffe de cet orchestre. Cent hommes me regardent et suivent les mouvements de ma main pour jouer l'*Héroïque* de la façon exacte dont je pense qu'elle doit être jouée. De ma baguette, je bats la mesure à trois temps. C'est incroyable la joie que cela me procure. Comme si je vivais de manière plus intense. Cette explosion de bonheur est tout simplement une drogue.

J'essaie quand même de ne pas y céder trop souvent. Je ne me l'octroie qu'une fois par semaine, et pas le même jour. Il ne faudrait pas que mes collègues ouvreuses, qui jacassent à voix basse dans le foyer, s'aperçoivent de mon manège. Et je le fais toujours en début de concert. La première demi-heure est sans danger ; je sais d'expérience qu'une vessie normale peut tenir cette durée. Mon père est capable de se retenir je ne sais combien de temps – parfois il ne va au petit coin que deux fois par jour –, mais les hommes âgés vont plus fréquemment aux toilettes pendant les concerts. Passé la première demi-heure, je dois donc m'assurer d'avoir vidé les lieux. Pour l'instant, il me reste encore un peu de temps.

Je pointe les premiers violons imaginaires : plus fort. Les seconds violons : plus en retenue. Chaque groupe d'instruments reçoit une indication. Je suis tellement absorbée que je m'oublie moi-même. On pourrait appeler ça une sorte de transe. Mais rien à voir avec l'état dans lequel ma mère se met lors de ses séances de spiriritisme qu'elle organise avec son club de dames. Ce genre de transe-là ne m'intéresse absolument pas ; je ne crois pas à ces sornettes. Même si je dois reconnaître que ça m'a bien arrangée que Ludwig van Beethoven et Franz Liszt soient un jour apparus à son club pour lui communiquer que je deviendrais une grande musicienne. Sans cela, ma mère ne m'aurait jamais laissé poursuivre les cours de piano. Mais on ne me fera pas gober qu'elle et ses amies ont reconnu la tête de Beethoven et de Liszt, sous forme d'esprits qui plus est !

La porte s'ouvre et je sursaute. Vite, je baisse les bras. J'entends la baguette rebondir sur le sol. Un jeune homme entre et me toise avec étonnement. Je réprime le sentiment que j'ai d'être prise en faute, relève un peu le menton et soutiens son regard le plus hardiment possible. Après tout, je travaille ici et pas lui.

— Vous êtes chez les hommes, dit-il.

Il trouve visiblement nécessaire d'expliquer son irruption ici. Je mets quelques secondes à retrouver l'usage de la parole.

— Je, euh... je vérifie quelque chose.

Il balaie mon uniforme des yeux, il doit voir que je suis ouvreuse.

— Qu'est-ce que vous vérifiez ?

— L'hygiène.

J'ouvre quelques portes et inspecte les toilettes.

— Les toilettes pour hommes se salissent plus vite, je dois donc faire une vérification supplémentaire.

Il m'observe. L'intrus ne doit pas être beaucoup plus âgé que moi. Vingt-huit, vingt-neuf ans tout au plus. Je ne supporte pas qu'il soit séduisant, que ses vêtements trahissent la richesse. Je ne le supporte pas, car cela me met encore plus mal à l'aise.

— Et vous avez fini de vérifier ?

J'acquiesce :

— Tout est propre, monsieur !

Je lui tiens la porte de l'un des cabinets dans l'espoir qu'il y disparaisse à tout jamais. Mais il demeure immobile, glisse nonchalamment ses mains dans ses poches, comme s'il avait tout le temps du monde, et continue de me fixer.

— Vous allez rater le concert, dis-je.

— Je l'ai déjà vu plusieurs fois, répond-il.

Je le regarde droit dans ses yeux bruns beaucoup trop beaux, comme si je pouvais le forcer à bouger. Mais non. Il reste figé devant la porte. Alors, je fais mine de me diriger moi-même vers la sortie. Il est obligé de s'écarter pour me laisser passer, mais ne détourne pas le regard.

Je suis dans le couloir quand j'entends sa voix derrière moi.

— Vous oubliez quelque chose.

Je me retourne. Il fixe la baguette qu'il a entendue tomber, lui aussi. Elle est à ses pieds, mais il n'a pas l'air décidé à la ramasser. Je me baisse.

Ce même soir, tout le personnel est debout en rang d'oignons. Le directeur Barnes distribue les enveloppes d'un air condescendant. C'est vendredi soir, jour de paie hebdomadaire et, comme d'habitude, il énumère les concerts à venir. J'écoute avec attention : c'est la partie que je préfère, encore plus que de recevoir mon salaire.

— Nous aurons des exécutions de la quarantième symphonie de Mozart, la centième de Haydn, la troisième de Schumann, le concerto pour violon de Mendelssohn...

Ma collègue Marjorie se penche vers moi.

— Quelle barbe, me chuchote-t-elle. Tu veux un chewing-gum ?

Marjorie et son chewing-gum sont inséparables. Elle en a toujours plusieurs paquets dans sa poche. *Adams', le chewing-gum n°1 de New York*. Elle fait sûrement d'énormes bulles en cachette. Je ne sais pas comment elle s'y prend, mais personne n'a l'air de remarquer qu'elle a tout le temps cette cochonnerie en bouche. Une fois, elle en a même eu dans ses nattes – deux grosses tresses qu'elle porte en permanence enroulées autour de la tête. C'était arrivé pendant son sommeil. Il avait fallu plusieurs jours pour le décoller.

Je lui réponds à voix basse :

— Le chewing-gum me donne la nausée.

— C'est ça...

Marjorie croit que je me moque d'elle. C'est pourtant la stricte vérité. En attendant, je continue à écouter.

— Et nous aurons également l'extraordinaire privilège, le mois prochain, d'accueillir le célèbre chef d'orchestre néerlandais Mengelberg...

Mengelberg !

— ... qui exécutera la quatrième symphonie de Mahler, achève Barnes.

— Il faut que je voie ce concert ! je chuchote fébrilement à Marjorie.

Je suis si excitée que je suis sur le point d'exploser. Marjorie me regarde avec des yeux de merlan frit.

Mais quand elle comprend que je suis sérieuse et que M. Barnes n'est plus qu'à deux pas, elle me murmure :

— Vas-y, demande-lui !

Le directeur s'arrête devant moi et me toise de la tête aux pieds. L'odeur aigre de ses aisselles s'insinue dans mes narines. Je repense au savon qu'il m'a passé ce soir, et au fait que l'homme des toilettes s'est peut-être plaint de ma présence chez les messieurs, et aussitôt le courage de demander quoi que ce soit comme faveur me retombe dans les chaussettes. Son regard s'arrête sur mon col effiloché.

— Achetez-vous un nouveau chemisier. Celui-ci est usé.

Je garde les yeux rivés au mur et hoche la tête. Il me remet mon enveloppe et avance vers Marjorie, que j'entends dire :

— Monsieur Barnes ? Elle voudrait assister au concert.

— Pardon ?

— Willy aimerait bien assister au concert de Mengelen.

— Mengelberg, je corrige rapidement.

— C'est ce que j'ai dit.

Barnes me regarde.

— C'est impossible.

— Mais...

— Tous les billets ont été vendus en un jour.

Barnes poursuit sa revue. Je ravale ma déception et maudis une fois de plus le fait que le personnel n'ait pas accès à la salle durant les concerts.

Quelques minutes plus tard, au lieu de prendre le chemin de la sortie de service, je suis l'effluve de mon directeur dans le couloir et ai juste le temps de le voir entrer dans son bureau. Je frappe sur le montant de la porte, en restant bien sur le seuil.

— Monsieur Barnes, pouvez-vous au moins me mettre sur la liste de réserve ? S'il vous plaît ! Juste pour une fois !

Je lis dans ses yeux sa surprise d'avoir été pisté.

— S'il vous plaît !

— Vous me suppliez ?

Il m'observe d'un air interrogateur.

— La place la moins chère coûte un dollar.

Comme si je ne le savais pas. La place la plus chère coûte deux dollars soixante-quinze et, si j'étais étudiante, j'entrerais pour vingt-cinq cents. Je commence à sortir l'argent de mon enveloppe, mais il m'arrête.

— Vous ne paierez que s'il y a de la place.

Il prend son stylo-plume et calligraphie mon nom sur la liste de réserve.

Je grimpe en sifflotant les marches interminables de la cage à lapins où mes parents louent un appartement. Je sais que les filles ne sont pas censées siffler, mais aujourd'hui je m'en moque. Je me sens le cœur léger.

En entrant, je file directement dans ma chambre, sors l'une des partitions cachées sous mon lit et m'assieds sur le bord. Avec respect, je lis le nom sur la couverture : *Gustav Mahler, Symphonie n° 4*. Mes yeux parcourent avidement la partition et les notes que j'ai griffonnées à côté au crayon rouge et bleu. Je regarde le mur où s'étale toute une collection de photos de mes deux idoles. Mon regard se pose sur les portraits de Mengelberg.

— Willy ?

J'entends le pas lourd de ma mère dans le couloir. Vite, je referme la partition et veux la remettre en dessous de mon lit, mais c'est trop tard. Ma mère entre sans frapper. C'est une habitude chez elle, même maintenant que j'ai vingt-trois ans. Elle tend sa paume ouverte.

— Ta paie.

Je lui remets les enveloppes de mes deux emplois et, tandis qu'elle compte l'argent, repousse du pied la partition sous mon lit. Elle ignore que ma petite chambre regorge de cachettes. La meilleure de toutes se trouve derrière le panneau inférieur de mon piano brinquebalant. Grâce à deux tirettes, je parviens en effet à desceller et retirer la plaque en bois. C'est là que je cache l'argent durement économisé, qui me sert notamment à payer M. Huang.

— J'ai besoin d'un nouveau chemisier.

— Ne te plains pas. Celui-là va très bien.

— Ils m'ont prévenue...

— Il te fera encore un bout de temps.

— ... que sinon ils me jetteraient dehors.

Avec cet argument, je la mets en boîte, car voir diminuer ses rentrées d'argent est le dernier de ses souhaits.

Ma mère hésite, puis sort deux dollars de l'enveloppe.

— Je ne crois pas que ça suffira, je tente, mais elle ne tombe pas dans le piège.

— C'est tout ce que tu auras.

Et sur ces mots, elle me laisse seule.

Le lendemain, c'est samedi et je ne vais pas au bureau. Ma mère est absente. Elle lit dans des feuilles de thé pour une cliente. Cette escroquerie lui permet de mettre un peu de beurre dans ses épinards. Je prends le fil et l'aiguille dans sa boîte à couture et répare le col usé de mon chemisier de travail.

Ce soir-là, je n'évite pas M. Barnes.

— Regardez, dis-je en le croisant dans le foyer.

Je montre mon chemisier et souris.

— C'est beaucoup mieux, juge-t-il. Content de voir que vous m'avez obéi.

WILLY

JE SUSPENDS UN INSTANT MES MAINS au-dessus de ma machine à écrire, le temps d'un coup d'œil à la grande horloge murale. Encore quinze minutes et ce sera l'heure. J'ai hâte ; ce soir, c'est le concert de Mengelberg.

À la vue des soixante femmes qui travaillent dans ma section, je deviens nerveuse. Arriverai-je la première à la pointeuse ? Mon sac est déjà prêt sous ma tablette, je n'ai plus que cette lettre à taper. Je vois ma responsable de service déambuler dans ma rangée. Je baisse le menton et fais à nouveau crépiter les touches de ma machine. Je ne veux pas qu'elle croie que j'ai déjà fini. Pas de veine ! Elle s'arrête juste devant ma table.

— Tu veux bien faire passer un test ? demande-t-elle.

Sacré nom de Dieu, pourquoi ça tombe toujours sur moi ? ! Mais je m'entends répondre bravement :

— Maintenant ?

— Oui, maintenant.

Elle fait signe de s'approcher aux deux candidates qui attendent un peu plus loin.

Je me lève à contrecœur. Ma responsable n'est pas du genre à discuter. C'est une vieille fille qui ne vit que pour

son boulot. Au début, je m'amusais à imaginer comment elle pouvait bien passer ses soirées, mais au bout de deux ans ici, j'ai laissé tomber. Désormais, j'ai la quasi-certitude qu'elle n'a personne dans sa vie, pas le moindre chien ni chat ; la solitude est inscrite sur son visage. Elle la cache en s'acharnant au travail.

Dans son dos, les dactylos l'appellent le pitbull, parce qu'elle ne lâche jamais son os, mais pas moi. Je trouve ça injuste de dépeindre une femme de cette manière. Vous avez déjà entendu qu'on surnommait un homme le pitbull ? Ou le glaçon ou la mégère ? Je parie que non. On ne traite pas non plus les hommes de sorciers, de marchands de poisson ou de garces. Or j'en connais ici au travail qui sont bien pires que notre responsable et qui ne lâchent jamais leur os non plus, et eux n'ont pas droit à ce genre de surnom débile.

D'ailleurs, c'est une perle pour le grand patron. Le bruit court qu'elle aurait eu une aventure avec lui, mais pour autant que je sache, ce type est marié, et je n'arrive pas du tout à les imaginer ensemble.

La responsable s'éloigne, et les candidates se présentent. Leurs noms entrent dans une oreille et ressortent par l'autre. L'une d'elles a la quarantaine, l'air revêche. Elle a les cheveux bruns plaqués vers l'arrière, un chignon, des lunettes et un journal coincé sous son bras.

Je sors ma lettre de la machine, lui tends une feuille blanche et lui montre ma chaise. En s'asseyant, elle pose sa gazette à côté d'elle. Mon œil tombe sur un article annonçant le concert de Mengelberg. Non pas que j'aie voix au chapitre, mais pour moi, elle part déjà avec un point d'avance.

À vue de nez, l'autre femme a environ dix ans de moins. Elle s'est dessiné des sourcils tout fins, anormalement haut. Elle a les seins qui pointent bizarrement sous son pull moulant et elle tortille des fesses à chaque pas sur ses talons aiguilles. Et quel intérêt de faire un si grand tour pour venir à la table juste à côté de la mienne, s'il n'y a pas un homme à la ronde ? Mystère...

Le test que je leur sou mets est simple. Il leur suffit de recopier une lettre.

— Vous avez dix minutes, dis-je, avant de leur donner le signal de départ.

J'appuie sur le chronomètre. Les secondes s'écoulent, aussi implacablement que sur l'horloge.

Il apparaît immédiatement que la candidate sévère est capable de taper sans regarder à une vitesse incroyable. Je n'ai jamais vu ça ; je l'estime à plus de trois cents frappes par minute. Quel contraste avec la coquette, qui s'inquiète pour ses ongles trop longs et son vernis rouge. Si elle atteint cent frappes par minute, c'est un miracle. J'étudie sa chevelure platine. La repousse sombre et peu flatteuse à la base du cuir chevelu m'intrigue. Je me demande combien de souffrances, financières et physiques, elle doit endurer pour cette coiffure...

J'entends retentir le ronfleur et vois tout le monde partir autour de moi. Seule la responsable trône sur son estrade. Elle doit encore contrôler toute la pile de lettres que les dactylos lui remettent.

— Stop ! je crie au bout de dix minutes qui m'en ont paru le double.

J'arrache le papier de leurs machines et traverse en courant la pièce désormais vide jusqu'à l'estrade de la responsable. Dans mon élan, je me cogne à son bureau. Une bouteille thermos se renverse. La responsable regarde avec irritation le café froid qui se répand sur ses feuilles. J'essaie d'éponger, mais ne fais qu'empirer les choses. La responsable me fusille du regard, tandis que je lui tends les deux lettres.

Elle les contrôle en un clin d'œil.

— À qui est celle-ci ?

Elle brandit la lettre la plus courte, tout en examinant les deux femmes qui me rejoignent.

— À moi, répond la coquette.

— Trop lente, ongles trop longs et trop de fautes. Et vous...

Elle brandit à présent le long texte.

— Doigts rapides, ongles courts, zéro faute.

La sévère apprécie le compliment, mais ce n'est pas terminé.

— Vous pouvez commencer demain, annonce d'un ton décidé la responsable à la coquette.

Quoi ? Le regard stupéfait de la sévère passe de la responsable à sa concurrente, qui se confond en remerciements flatteurs. Je suis tellement déçue pour elle que je baisse les yeux de honte, oubliant presque que je dois partir.

— Je ne comprends pas, dit-elle à ma responsable, tandis que sa rivale quitte la pièce en se dandinant.

— On pourrait croire que nous choisissons le meilleur candidat, se justifie ma responsable. Mais mon patron ne veut pas de femmes qu'il ne trouve pas jolies, et moi-même, je ne veux pas de quelqu'un qui soit meilleur que moi.

Contrariée, la perdante s'en va, et je m'apprête à la suivre. Mais la responsable lève sa pile de lettres dégoulinantes. Je donnerais tout pour me réveiller de ce cauchemar qui n'en finit pas, mais je dois me rendre à la réalité : je ne suis pas sortie de l'auberge.

Comme une forcenée, je retape les lettres détrempées. À côté de moi, il y a le journal abandonné par la sévère. Le portrait de Mengelberg me fixe, bouche bée. Je saisis le journal et bondis sur mes pieds. J'en ai assez !

— Tu as déjà fini ? demande ma responsable étonnée depuis son estrade à une vingtaine de mètres.

Je bénis la distance qui nous sépare.

— Non, mais j'ai un concert.

— Tu dois terminer !

Je me mets à courir.

— Demain !

Elle hausse la voix dans mon dos :

— Si tu pars, tu es virée !

Je me fige, soupesant les conséquences de mon geste. Pour gagner du temps, je me retourne lentement.

— Heureusement que vous venez d'engager une dactylo super-rapide !

Et je fuse vers la sortie. Quelle chance, je ne dois même plus pointer.

Ne me demandez pas comment j'ai réussi. J'ai dû bousculer sans pitié les piétons qui entravaient ma route. Traverser aux feux rouges. Slalomer dangereusement entre les voitures qui klaxonnaient. Et puis j'ai couru, couru, couru, comme si ma vie en dépendait. La seule chose que j'aie enregistrée, c'est l'annonce du concert sur la façade de notre théâtre.

Hors d'haleine, je jette mon argent sur le comptoir et articule que je suis sur la liste de réserve. Le caissier ne prend même pas la peine de chercher mon nom.

— Désolé, Willy, tu arrives trop tard.

— Mais le directeur... le directeur...

Je cherche mon souffle.

Il secoue la tête d'un air apitoyé.

— Tu connais les règles. Les billets doivent être retirés une demi-heure à l'avance.

Dépitée, je reprends ma monnaie.

Je me rends au vestiaire et enfile mon uniforme. Je ne sais pas pourquoi je me donne cette peine, mais rentrer à la maison n'est pas une option ; je veux être dans le bâtiment où se trouve Mengelberg.

Dans la cohue du couloir, je passe tête baissée devant Marjorie. Elle m'appelle. Je ne lève même pas les yeux, ne me retourne pas. J'évite aussi tout contact avec les autres ouvreuses, qui sont prises dans l'effervescence des dernières minutes avant le début du concert. Elles ne comprendraient rien à ma colère.

— Qu'est-ce que tu fiches plantée comme un poireau ? Secoue-toi !

Marjorie surgit à côté de moi et fait claquer son chewing-gum dans mon oreille. Elle n'apprécie pas que je joue les tire-au-flanc. Elle a oublié depuis longtemps

que j'avais demandé ma soirée. Mon cœur cogne dans ma cage thoracique. Je dois me reprendre.

Je fais mine de marcher vers un groupe de spectateurs. Mais je ne peux absolument pas me comporter comme si c'était un jour de travail normal. Ils n'ont pas le droit d'attendre ça de moi ! Au risque de me faire attraper, je vais me réfugier dans les toilettes des hommes. Dieu merci, il n'y a personne. En ébullition, je fais les cent pas dans la pièce, jusqu'à ce que je tombe en arrêt devant mon reflet. Je m'approche du miroir et regarde mon visage. Pas de sourire, cette fois-ci.

FRANK

PROCURER DES CONCERTS AUX CHEFS D'ORCHESTRE et aux solistes : voilà comment je décrirais mon métier en peu de mots. Sur ma carte de visite, c'est encore plus concis : *Concert Manager*. Ce soir, c'est Willem Mengelberg qui est à l'honneur.

Le tumulte est complet dans la salle de concert. Chacun veut le voir. J'ai toutes les peines du monde à atteindre ma place depuis la loge des chefs d'orchestre où Mengelberg se prépare. Je suis constamment arrêté par des amis et connaissances qui me félicitent pour le succès de la tournée. Je les remercie et leur donne en riant ma réponse standard, que j'adapte au pays d'origine de l'invité : « Tout ce qui est bon vient des Pays-Bas. » Par ce compliment à Mengelberg, je détourne l'attention de moi-même. En plus, je ne mens pas : nous, les Américains, nous vantons volontiers nos racines européennes.

Personne n'a besoin de savoir la souffrance que je tente d'exorciser par cette formule. Les gens sont loin d'imaginer que la musique est le seul remède capable de faire taire dans ma tête le fracas assourdissant de mes souvenirs de guerre en Europe. Si ce continent maudit n'avait

pas aussi produit tant de beauté, je l'aurais à jamais banni de ma vie.

J'étais bien trop jeune pour être envoyé dans ce bain de sang. Trop jeune et trop naïf, comme tant d'autres de mes compagnons d'infortune. Et encore, j'ai eu le privilège de ne pas avoir à descendre dans ces tranchées de l'enfer. Moi, je réparais les dégâts dans les hôpitaux de campagne derrière la ligne de front. Comme j'étudiais la médecine en Amérique, on m'avait enrôlé en tant que *medical officer*. Je portais ce titre uniquement parce que ma mère vient de la noblesse britannique car, en pratique, je faisais le travail d'un aide-soignant. En prenant mes fonctions, j'ignorais que j'allais les exercer durant l'année où les gaz de combat allaient faire tant de victimes. Mais bon, voilà, je suis toujours en vie. Neuf millions de soldats ne peuvent pas en dire autant, alors de quel droit me plaindrais-je ?

Willem Mengelberg m'a dit que, pour sa part, il avait peu souffert de la Grande Guerre. Les Pays-Bas sont restés neutres, ce que l'Amérique avait aussi réussi à faire au cours des trois premières années. Quand l'Amérique s'est finalement mobilisée, en 1917, et que le bleu d'à peine vingt ans que j'étais est parti rejoindre le front européen, Mengelberg dirigeait l'orchestre du Concertgebouw d'Amsterdam depuis déjà deux décennies. Et sa renommée n'a fait que croître depuis lors.

Bien sûr, je suis fier d'avoir pu le faire venir à New York. Le public américain raffole des stars, et nul ne compte en musique classique s'il n'a pas réussi en Europe.

J'arrive enfin dans la loge où m'attendent mes parents. Je les salue chaleureusement et m'assieds vite, car je vois déjà le premier violon se lever. Il fait signe au hautbois de donner le *la*, et les autres musiciens se mettent au diapason.

L'accordage terminé, Mengelberg entre en scène. La salle exulte. Les applaudissements enthousiastes me font du bien. Mengelberg serre la main du premier violon et prend place au pupitre.

Comme toujours, j'ai le trac ; drôle de phénomène, étant donné que je n'ai rien d'autre à faire que de m'installer confortablement. Au lieu de cela, je suis tendu, assis au bord de mon siège, et je scrute, dans la salle en dessous de moi, tous ces gens impatients qui s'apprêtent à passer une soirée inoubliable grâce à l'alchimie exceptionnelle qui unit le chef d'orchestre Willem Mengelberg et le compositeur juif Gustav Mahler, hélas décédé depuis.

La Symphonie n° 4 jouée ce soir date de 1900, époque à laquelle la vie souriait encore à Mahler. N'ayant pas l'habitude du farniente, il avait composé ce morceau pendant ses vacances d'été. Le destin allait frapper quelques années plus tard : il a perdu sa petite fille de quatre ans, son mariage avec sa femme (beaucoup plus jeune que lui) battait de l'aile, les médecins lui ont diagnostiqué une maladie cardiaque incurable, puis il a été déchu de son poste à l'Opéra de Vienne. Il y régnait depuis dix ans et avait, en tant que chef d'orchestre, aboli nombre de traditions sclérosées et introduit des coutumes innovantes. Ce qui n'a pas empêché Gustav Mahler de voir croître sa renommée grâce à ses compositions originales, qui étaient le reflet de sa vie personnelle.

Willem Mengelberg, de onze ans son cadet, était un fervent admirateur de Mahler et l'a invité plusieurs fois à Amsterdam à diriger ses propres symphonies. Ainsi se sont-ils liés d'amitié. Avec la bénédiction du maître, Mengelberg est devenu l'un des interprètes de Mahler les plus connus. À Amsterdam, il a joué son œuvre plus de deux cents fois avec le célèbre orchestre du Concertgebouw ; et ce soir, il est ici, devant l'Orchestre philharmonique de New York.

Les lumières de la salle s'éteignent. Les applaudissements cessent. Ne règne plus que ce silence magique qui précède le concert, quand la concentration est à son comble. Les gens n'osent même plus toussoter.

Les grelots sonnent les premières notes. Ils me rappellent toujours mon enfance, quand mes parents faisaient venir le Père Noël dans un traîneau tiré par six